

donc pas de doute que sa démarche n'ait été jusqu'ici qu'un pur tâtonnement, et, ce qu'il y a de pire, un tâtonnement parmi de simples concepts.

Or, d'où vient qu'on n'ait pu encore trouver ici une route sûre de la science ? Cela serait-il par hasard impossible ? Pourquoi donc la nature a-t-elle installé dans notre raison la tendance qui lui en fait sans repos chercher la trace, comme s'il s'agissait d'une de ses affaires les plus importantes ? Bien plus, combien peu de motifs avons-nous de faire confiance à notre raison, si, dans un des objets les plus importants de notre désir de savoir, non seulement elle ne nous abandonne pas, mais elle nous amuse par des mirages, et à la fin nous trompe ! Peut-être jusqu'ici a-t-on fait seulement fausse route; quels indices pouvons-nous mettre à profit, pour espérer, en des recherches renouvelées, être plus heureux que ne l'ont été nos prédécesseurs ?

Je devais penser que l'exemple de la mathématique et de la physique, qui sont devenues, par l'effet d'une révolution produite d'un coup, ce qu'elles sont maintenant, était assez remarquable pour réfléchir au point essentiel du changement dans la façon de penser qui leur a été si avantageux, et pour les imiter ici, du moins à titre d'essai, autant que le permet leur analogie, comme connaissances rationnelles avec la métaphysique. On admettait jusqu'ici que toute notre connaissance devait se régler sur les objets; mais tous les essais pour établir à leur endroit quelque chose *a priori* par des concepts, par quoi notre connaissance eût été étendue, n'aboutissait, dans cette hypothèse, à rien. Que l'on essaie donc une fois de voir si nous ne serions pas plus heureux dans les tâches de la métaphysique, en admettant que les objets doivent se régler sur notre connaissance, ce qui s'accorde déjà mieux avec la possibilité demandée d'une connaissance *a priori* de ces objets, qui doit établir quelque chose à leur égard avant qu'ils nous soient donnés. Il en est ici comme de l'idée première de Copernic : voyant qu'il ne pouvait venir à bout de l'explication des mouvements du ciel en admettant que toute l'armée des astres tournait autour du spectateur, il essaya de voir s'il ne réussirait pas mieux en faisant tourner le spectateur, et en laissant en revanche les astres en repos. On peut faire un essai du même genre en métaphysique, au sujet de l'intuition des objets. Si l'intuition devait se régler sur la nature des objets, je ne vois pas comment on en pourrait tirer quelque chose *a priori*; que si, au contraire, l'objet (comme objet des sens) se règle sur la nature de notre faculté d'intuition, je puis très bien alors me représenter cette possibilité. Mais comme je ne peux m'en tenir à ces intuitions, si elles doivent devenir des connaissances; comme il faut, au contraire, que je les rapporte, en tant que représentations, quelque chose comme objet et que je le détermine par leur moyen, je puis admettre l'une de ces deux hypothèses : ou bien les *concepts* à l'aide desquels j'opère cette détermination se règlent aussi sur l'objet, mais alors je me retrouve dans le même embarras en ce qui concerne la façon dont je puis en savoir quelque chose *a priori*; ou bien les objets, ou, ce qui revient au même, l'expérience dans laquelle seule ils sont connus (comme objets donnés) se règle sur ces concepts, et je vois aussitôt une issue plus aisée. En effet l'expérience elle-même est un mode de connaissance qui exige l'entendement, dont je dois présupposer la règle en moi-même, avant que des objets me soient donnés, par conséquent *a priori*; et cette règle s'exprime en des concepts *a priori*, sur lesquels tous les objets de l'expérience doivent nécessairement se régler et avec lesquels ils doivent s'accorder. En ce qui concerne les objets, en tant qu'ils sont pensés seulement par la raison, et cela de façon nécessaire, mais sans pouvoir être donnés dans l'expérience (du moins tels que la raison les pense), les essais pour les penser (car il faut bien pourtant qu'on puisse les penser) fourniront par suite une excellente pierre de touche de ce que nous admettons comme le changement de méthode dans la façon de penser : c'est que nous ne connaissons *a priori* des choses que ce que nous y mettons nous-mêmes.\*

\*Cette méthode, imitée du physicien, consiste donc en ceci : rechercher les éléments de la raison pure en ce qui se laisse confirmer ou réfuter par une expérimentation. Or, pour l'examen des propositions de la raison pure, surtout quand elles se risquent au-delà de toute limite de l'expérience possible, on ne peut faire aucune expérimentation avec leurs objets (comme dans la science de la nature) : elle ne sera donc faisable qu'avec des *concepts* et *principes*, que nous admettons *a priori*, en les ordonnant de telle sorte que les mêmes objets puissent être considérés d'une part comme objets des sens et de l'entendement pour l'expérience, d'autre part cependant comme objets que l'on pense simplement, en tout cas comme objets pour la raison isolée et s'efforçant d'aller au-delà des limites de l'expérience, une considération faite, donc, de deux côtés différents. Or, s'il se trouve qu'en considérant les choses de ce double point de vue, il y ait accord avec le principe de la raison pure, tandis que d'un seul point de vue résulte un inévitable conflit de la raison avec elle-même, l'expérimentation décide alors en faveur de l'exactitude de cette distinction.